Les orateurs de « La Pléiade »
à l'Académie du Palais (1576) :
étude d'un album manuscrit ayant appartenu
à Marguerite de Valois ¹

FRANÇOIS ROUGET
Queen's University

According to contemporary observers, in the years from 1576 to 1579 Henry III brought together groups of orators—men and women, poets and courtiers—to discuss questions of moral philosophy. This happened both in Paris, and in provincial towns such as Blois and Ollainville. Several of the speeches given by these diverse orators remain extant. Among the spectators was Marguerite de Valois, who ordered the transcription of thirteen speeches that were pronounced during the January–February period of 1576. This album, preserved in a beautifully-bound manuscript, provides an interesting testimony to the intellectual curiosity of Marguerite and to the abiding interest of the king and his court in the domain of eloquence. The present article describes the context in which Marguerite de Valois participated in the first sessions of the Palace Academy, and presents the manuscript volume containing several, palpable traces of her reading of the texts. It also evaluates the contribution of some poets from Marguerite's entourage, such as Ronsard, Desportes, Baïf and Jamyn, and examines aspects of their philosophical debates as well as their oratorical skills.

À son retour de Pologne, Henri d'Anjou devient roi de France. Soucieux de favoriser le dialogue entre les partis politico-religieux opposés, qui se déchirent alors, persuadé que par l'acquisition de la culture humaniste il pourra affermir son jugement, s'adresser à ses sujets et mieux régner, Henri III sollicite les grands dignitaires du royaume et les poètes de cour qu'il convie à débattre de philosophie morale et d'éloquence au Louvre.

Selon le témoignage des contemporains (Aubigné, Binet, etc.), le Palais du Louvre réunit dès 1576 des orateurs dont nous sont parvenus parfois les discours (manuscrits et imprimés)². Les femmes, dit-on, ne furent pas en reste et débattirent même, pour certaines d'entre elles (Madame de Lignerolles, Madame de Retz), devant l'assemblée de doctes. Parmi les spectatrices, au Louvre, on signale

la présence de Marguerite de Valois. Son goût pour les lettres et les affaires d'État la portait naturellement à participer aux séances de l'Académie du Palais. Un manuscrit, relié pour la princesse, conserve plusieurs de ces discours prononcés par les orateurs lors des séances consacrées à la philosophie morale (1576). Il constitue un témoignage historique intéressant qui éclaire la curiosité de Marguerite de Valois pour les choses de l'esprit et l'éloquence. Nous nous proposons ici d'éclairer les circonstances historiques qui virent la participation de Marguerite de Valois aux premières séances de l'Académie du Palais, et de présenter ce volume manuscrit où apparaissent quelques traces de lecture effectuée par sa propriétaire. Ce sera aussi l'occasion pour nous d'évaluer la participation des poètes de l'entourage de Marguerite de Valois — Philippe Desportes, Amadis Jamyn et Jean-Antoine de Baïf — et d'analyser quelques aspects de leurs débats philosophiques et de leurs qualités oratoires.

Marguerite de Valois à l'Académie du Palais en 1576

Au moment où Catherine de Médicis et Henri III tentent avec Henri de Navarre de trouver un règlement au conflit qui oppose catholiques et protestants, le roi inaugure un cycle de conférences qui se tiennent deux fois par semaine après le dîner, au Louvre, et qui réunissent les gens de la Cour et les lettrés les plus en vue. C'est l'Académie du Palais dont le début date de janvier 1576. À cet instant, les relations entre les princes sont tendues et le roi s'efforce de contrôler son frère François d'Alençon et Henri de Navarre à la Cour. Tous deux s'en échappent en septembre 1575 et en février 1576. Marguerite de Valois, elle, se trouve recluse au Louvre sur l'ordre de son frère le roi qui craint qu'elle ne suive son mari. Pour la neutraliser et l'empêcher de communiquer avec celui-ci sur les affaires de la Cour, Henri III la garde en otage jusqu'à ce qu'une paix durable soit établie³.

Que fit Marguerite de Valois lors de son séjour forcé à la Cour⁴ ? Elle participa avec les courtisans aux séances de l'Académie qui débutèrent vers le 16 janvier. Cet honneur peut surprendre, si l'on tient compte de la suspicion avec laquelle Henri III considérait sa sœur depuis qu'elle s'était alliée avec François contre lui. Cette méfiance injuste, selon elle, n'était éprouvée que par le roi. Est-ce pour contrôler les manœuvres de sa sœur qu'il l'accueillit à l'Académie, comme le croit Robert Sealy⁵ ? N'est-ce pas aussi parce que la reine de Navarre, femme d'esprit, pouvait y trouver un certain profit intellectuel ?

Toujours est-il qu'on remarque dès les débuts de cette institution la présence de la princesse royale dans l'assemblée des doctes et des curieux qui se presse

autour du roi pour y débattre de philosophie morale. Si aucune lettre conservée de Marguerite, pour les premiers mois de 1576⁶, ne permet d'éclaircir les circonstances de sa participation, en revanche, les témoignages des contemporains la confirment. Robert Sealy, fort de nouveaux documents qui complètent ceux d'Édouard Frémy, cite le témoignage de diplomates italiens (l'ambassadeur vénitien Morosini) et anglais (l'ambassadeur Dale) pour attester la présence de Marguerite à l'Académie le 5 février 1576⁷. Nul doute, donc, que Marguerite dut assister à la première série de discours qui fut présentée devant le roi de la mi-janvier au début de mars. Du fait des négociations entreprises par le roi de France avec le roi de Navarre, qui aboutirent à la proclamation de la « Paix de Monsieur » ou de Beaulieu (7 mai), les séances de l'Académie du Palais furent interrompues à intervalles réguliers. Elles reprirent leur cours normal en juin, au Louvre, et se poursuivirent en 1576 et 1577, à Blois (lors des États Généraux de novembre 1576), à Poitiers (de juin à novembre 1577), et à Paris et Ollainville et jusque durant la première moitié de 1579. Durant cette période, les sujets débattus avaient changé et le public de l'Académie s'était aussi renouvelé. Si la vie personnelle de Marguerite et la destinée de l'Académie se croisent, en revanche, elles ne coïncident pas parfaitement. En effet, libérée par le roi fin avril 1576, la princesse suit sa mère et la Cour à Sens, pour la signature du traité de paix, puis entame un voyage en Flandres (de juin à novembre 1577) et effectue un premier séjour prolongé en Gascogne (d'août 1578 à août 1579). À part les premiers mois de 1576, Marguerite ne put donc assurer qu'une participation ponctuelle lors des séances académiques suivantes. Son assiduité fut à l'image de la vie de la Cour en général : itinérante et occasionnelle.

Quoi qu'il en soit, la princesse dut apprécier le contenu des discours prononcés à l'Académie autant que la nature même de la communication, ces débats qui furent à la Renaissance le ferment de la création et de l'esprit. À l'inverse de ses amies Madame de Lignerolles et Madame de Retz, fréquentées à Paris et sans doute à Poitiers, Marguerite ne donna aucun discours académique⁸. Elle fut conviée à rester silencieuse, elle qui fit preuve d'une rare éloquence lorsqu'elle répondit en français à la harangue latine de l'évêque de Cracovie, venu en ambassade à Paris pour offrir la couronne de Pologne au duc d'Anjou. Cette scène se déroulait en septembre 1573 et elle est décrite avec ferveur par Brantôme, dans son *Discours sur la Reyne Marguerite de France et de Navarre*. Dans son panégyrique, Brantôme rassemble les signes d'admiration de ses contemporains pour la beauté de Marguerite, puis il passe en revue ses qualités intellectuelles. Le premier souvenir qui lui revient est celui de septembre 1573 aux Tuileries :

Lorsque les Poullonnois, comme j'ay dict cy devant, luy vindrent fayre la reverance, il y eust l'evesque de Cracovy, le principal et le premier de l'embassade, qui fist l'harangue pour tous et en latin, car il estoit un sçavant et suffisant prelat. La Reyne luy respondist si pertinemment, et si eloquemment, sans s'ayder d'aucun truchement, ayant fort bien entendu et compris son harangue, que tous en entrarent en si grande admiration, que d'une voix ils l'appellarent une seconde Minerve ou deesse d'eloquence⁹.

Brantôme étoffe son portait de Marguerite en Minerve en rapportant d'autres faits postérieurs, comme le discours présenté devant les membres des États de Bordeaux, le 21 septembre 1578, où la reine

leur respondist à tous les uns après les autres [...] si elloquemment, si sagement et si promptement, et aveq telle grace et majesté, mesmes à ung chacun, par un tel changement de parolles [...] que je vis le soir ledict premier President, qui me vint dire, et à d'autres, en la Chambre de la Reyne, qu'il n'avoit jamais ouy mieux dire en sa vie quiconques fust [...]¹⁰.

Femme charismatique, Marguerite semble aussi avoir laissé les traces d'une activité littéraire d'une rare éloquence. Si Brantôme rapporte l'avoir vue « souvent faire de si beaux discours, si graves et si sentencieux, que s'[il] les pouvoi[t] bien mettre au net et au vray icy par escript, [il] en feroi[t] ravir et esmerveiller le monde » ; s'il reconnaît chez elle le talent des mots d'esprit et de la moquerie verbale (« elle sçait bien parler »), il insiste aussi sur le talent littéraire de la princesse (« elle sçait autant bien escrire¹¹ »). Il vante « ses belles lettres », « soyent pour estre graves que pour estre famillieres », et conclut qu'« il n'y a nul que, les voyans, ne se mocque du pauvre Ciceron avec les siennes famillieres. Et, qui en pourroit faire ung recueil, et d'elles et de ses discours, ce seroit autant d'escolle et d'apprentissage pour tout le monde¹² ».

En somme, avant et après les débats qui eurent lieu à l'Académie du Palais, des épisodes concernant la vie de Marguerite confirment son goût et son talent pour l'éloquence. Sa fréquentation du « salon » de Catherine de Clermont, Maréchale de Retz, dans la décennie de 1570, où elle retrouvait Mesdames de Nevers, de Lignerolles et de Clèves, mais aussi d'autres participants actifs à l'Académie du Louvre (P. de Ronsard, Ph. Desportes, A. Jamyn ...), constitue un élément supplémentaire de sa stature de femme de lettres et du rôle qu'elle joua dans ces cénacles semi-publics où l'on débattait oralement de questions diverses¹³. L'existence d'un volume de discours donnés à l'Académie du Palais, et transcrits dans un ensemble relié pour Marguerite, souligne l'intérêt que celle-ci portait à l'éloquence, et son désir de conserver par-devers elle une trace des échanges académiques qui eurent lieu en 1576.

L'album des discours ayant appartenu à Marguerite

L'album de Marguerite, qui a rejoint une collection privée, est des plus précieux à la fois pour les bibliophiles et pour les historiens de la littérature. Il se signale à l'attention des chercheurs par l'exceptionnelle qualité de sa reliure qui l'habille et par la valeur des discours d'orateurs réputés qui l'occupent.

L'album est doré sur tranches et de format in-quarto, et mesure 29 centimètres de hauteur et 21 de largeur. Sa reliure est à compartiments en peau de maroquin de diverses nuances (ill. 1). Sur un fond noir se détache un portique de couleur fauve à quatre colonnes d'ordre ionique. La frise et le stylobate sont ornés de rinceaux noir et or au milieu desquels figure un écusson en maroquin portant le monogramme aux lettres MV enlacées et encadré de palmes. Celui-ci, surmonté de la couronne royale, se voit répété dans les entrecolonnements et au centre du portique dans un cartouche en arabesque et entouré de lauriers. Le monogramme est reproduit sur chaque plat du livre et trois fois sur les rinceaux dorés dont le dos est enrichi. Mais les deux glands au bas du cartouche central ont été ajoutés par la suite par l'un des propriétaires du livre, de la famille de Boury, dont l'un des écussons du XIX^e siècle figure d'ailleurs au contreplat. Les gardes sont de satin couleur bouton d'or. La reliure, d'époque, provient sans doute d'un atelier parisien, peut-être celui de Clovis ou de Nicolas Ève.

La provenance royale ici ne fait pas de doute. Sa reliure mosaïquée, à quelques légères différences près, est identique à celle qui habille un manuscrit intitulé *Livre cabalistique* (un commentaire des Psaumes), attribué à Guyon de Sardière (à moins qu'il n'en fût un simple possesseur), ayant appartenu à Henri de Navarre (l'époux de Marguerite) et figurant à présent à la Bibliothèque Mazarine (3687, Vitrines)¹⁴. Ces deux reliures forment ainsi une paire, dont la création remonte au début des années 1570 environ et qui furent offertes au couple lors de leur mariage en 1572. Le papier vergé très fort, produit par Nicolas Lebé, resta vierge afin d'accueillir la copie de textes choisis par les propriétaires des albums. Pour sa part, Marguerite de Valois choisit de faire transcrire quelques discours qui furent donnés à l'Académie du Palais en janvier et février 1576. On y retrouve aussi certains des signes distinctifs de la reine : une des premières pages porte en particulier une devise (« por lo mas i no por mas ») et quelques vers espagnols sous une série de trois figures triangulaires et circulaires, entourées de fermesses (S obliques barrés) (ill. 2). On y observe la présence du monogramme associant le M et le V à l'envers. Or, ces signes sont ceux qu'affectionnait Marguerite de Valois et qu'on retrouve dans certaines de ses lettres¹⁵, mais aussi en tête de l'album de vers (ill. 3), dit Monmerqué (du nom de

son propriétaire au XIX^e siècle), qui est conservé à la Bibliothèque de la Société d'histoire du protestantisme français. La devise espagnole de l'album de discours est aussi de la main de Marguerite comme dans son album de vers (ill. 4).

Le contenu de l'album de discours est d'un intérêt équivalent. Il se divise en deux parties distinctes, subdivisées en cinq rubriques. Tout d'abord, cinq discours se succèdent autour du débat sur la supériorité des vertus intellectuelles et morales. Après cinq feuillets blancs, quatre autres discours sont présentés et ont pour sujet « Des passions humaines, de la joye et de la tristesse et laquelle est la plus vehemente ». Après quatre feuillets vierges, quatre derniers discours s'attachent à définir la colère. Cette première partie de l'album a été transcrite par deux mains différentes et s'achève par la mention « Fin du premier livre ». La seconde partie, qui débute après trois feuillets blancs intercalés, présente des « Definitions et axiomes de la physicque » (61 pages) et des « Definitions de la metaphysicque » (123 pages).

La dernière partie de l'album, comportant des définitions sur la philosophie naturelle, paraît étrangère aux séances de l'Académie du Palais. D'un auteur non identifié jusqu'ici, elle pourrait cependant constituer comme un aide-mémoire ou le prolongement de ses discussions, car l'on sait qu'à Blois et à Poitiers, tout au long de l'année 1577, l'Académie se réunit autour de Henri III pour débattre avec Pontus de Tyard et de Jacques Du Perron, entre autres, de physique et de métaphysique. À ces débats se rattachent en particulier les *Deux discours de la nature du monde et de ses parties* de Tyard, qui paraîtront l'année suivante¹⁶. Il est donc peu étonnant de voir figurer dans l'album de Marguerite des textes philosophiques dont la nature se complète fort bien. La question reste de savoir selon quel critère et dans quelles circonstances les textes transcrits dans l'album ont été choisis. La série des 13 discours pourrait laisser penser que la reine de Navarre n'aurait assisté qu'aux premières séances de l'Académie, c'est-à-dire en janvier et février 1576, où furent débattues les notions générales des vertus et leurs qualités particulières (joie, tristesse, colère). En revanche, elle aurait manqué les sessions suivantes consacrées aux notions discutées entre juin et septembre (ambition, envie, crainte) de la même année. Mais cela ne reste qu'une hypothèse de travail tant les éléments d'enquête font défaut. On pourrait même supposer que Marguerite ait choisi de faire transcrire dans son album les textes des discours académiques qu'elle n'aurait pu entendre au Louvre.

En tout cas, la copie manuscrite qu'elle en a conservée se distingue suffisamment des autres copies existantes pour qu'on lui accorde l'intérêt qu'elle mérite. Outre les inédits et les nouvelles attributions d'auteur, le manuscrit offre quelques traces manuscrites de la lecture personnelle qu'en fit Marguerite. J'ai mentionné les signes d'appartenance apposés au premier feuillet du volume. Il faut aussi sou-

ligner l'intervention de la reine sur le troisième discours dû à Philippe Desportes (« Je laisseray la deffinition de vertu¹⁷ ... »). Dans ce discours, Desportes, le poète favori du roi Henri III, et l'un des chantres de Marguerite qu'il célèbre sous le nom d'Hippolyte dans ses poésies amoureuses¹⁸, entend démontrer la supériorité des vertus intellectuelles sur les vertus morales. La copie manuscrite de son texte présente deux interventions de Marguerite : la première en tête du discours où elle a ajouté le nom de Desportes et un signe triangulaire (ill. 5) ; la seconde, sur la dernière page du texte où elle a porté en marge de la liste de Desportes deux autres *exempla* d'hommes illustres qui, au terme d'une existence active, choisirent une fin vouée à la retraite et à la contemplation (ill. 6). On reconnaît aisément l'écriture manuscrite et les habitudes orthographiques de la reine :

Sipion lafriquin apres tant de glorieuses conquestes se retira a Linterne¹⁹ an une vie tranquile et et [*sic*] contemplative. Lucule²⁰ ausi apres tant de trionfes et de victoires quite le manimant [*maniement*] des aferes pour vivre an un repos de volupte et de contanplation, tachant datindre a la perfaite felicite ou le cors et lame peuvet an se monde jouir dun parfait contantemant.

Cette addition ne provient pas du texte de Desportes — comme une simple correction marginale — car les autres copies de ce discours sont identiques à celle de l'album de Marguerite. Elle est plutôt une réflexion de la reine qui, dans sa lecture de ce passage, se souvient peut-être de Plutarque et intervient pour prolonger la démonstration. L'ajout manuscrit semble ainsi transcrire la réaction de la lectrice et indiquer l'intérêt réel porté par Marguerite à ces débats académiques.

Cette notation marginale est la seule du manuscrit. À l'inverse de certaines de ses amies, lettrées comme elle, et qu'elle fréquentait en particulier chez Catherine de Retz, Marguerite ne semble pas avoir prononcé de discours devant les auditeurs de l'Académie du Palais. Faute de témoignages plus étendus, on ignore aussi quelle part elle prit aux discussions qui suivirent chaque discours.

On en est donc réduit à évaluer son intérêt pour l'éloquence à partir d'autres documents, souvent postérieurs. Parmi ceux-ci, on peut mentionner l'album de vers que Marguerite avait fait copier vers 1582, et qui rassemblait des poésies de divers auteurs avant et pendant son premier séjour à Nérac (fin 1578–1582). Dans ce florilège, on retrouve un certain nombre des favoris de la reine qui, pour certains, avaient participé à l'Académie (Desportes, Ronsard, Jamyn, Pibrac ...) ; on y remarque aussi des poèmes qui furent présentés au salon des Dames Des Roches, lors des « Grands Jours » de Poitiers (1579) et dont la nature dialogique et la rhétorique judiciaire relèvent aussi de cette éloquence qui fut déployée à l'Académie du Palais. Le goût de Marguerite pour la philosophie se perçoit encore dans plusieurs

poèmes néoplatoniciens de son album. Cette poésie amoureuse, fortement marquée par l'influence de Marsile Ficin, Léon l'Hébreu, Mario Equicola et Guy Le Fevre de La Boderie, ne pouvait que séduire la princesse. Il n'est donc pas surprenant de voir que les traductions du *Convito* de Ficin par La Boderie et du *Pimandre de Mercure Trismegiste* par François de Foix de Candale, qui furent dédiées à Marguerite, figuraient dans sa bibliothèque, à côté de *L'Academie françoise* (1577) de Pierre de La Primaudaye, l'un des nombreux participants à l'Académie du Palais²¹. Tous ces ouvrages révèlent l'intérêt marqué par Marguerite pour les questions philosophiques et l'éloquence. Son court *Discours sur l'excellence des femmes* (publié en 1614) — dans lequel elle rétorque au père jésuite Loryot — ne prouve-t-il pas d'ailleurs sa maîtrise des concepts aristotéliens et son aisance dans la dispute²² ?

Les orateurs de l'Académie du Palais

Les discours prononcés devant le roi et la Cour de 1576 à 1578 ont donné lieu à des textes qui ont été transcrits dans plusieurs albums contemporains. Ils figurent à présent dans plusieurs fonds des bibliothèques publiques à Paris et à Copenhague. À cela, il faut à présent ajouter les discours copiés dans le manuscrit de Marguerite de Valois, qui sont importants pour l'histoire de l'Académie du Palais, car ils complètent ce que l'on sait par ailleurs des autres copies manuscrites des discours prononcés devant Henri III. L'album de Marguerite apporte du neuf sur le nombre des discours et l'identité de leurs auteurs, mais semble parfois lacunaire. Les trois séries de discours reproduisent dans un ordre légèrement différent les 13 premiers qui ont été transcrits dans deux ensembles manuscrits conservés à Copenhague (Ms. Thottshe Saml. 315 fol.) et à Paris (BnF, Ms. du Fonds fr. 2585). Mais l'album de Marguerite ajoute de nouvelles attributions à la liste des auteurs des discours signés. En revanche, trois d'entre eux restent anonymes, alors qu'ils sont attribués à Desportes et à Jamyn dans les autres copies.

Parmi les quatre poètes identifiés dont on retrouve les discours dans cet album de Marguerite, le plus célèbre d'entre eux est Pierre de Ronsard. En dépit de son demi-retrait de la Cour et de son état physique précaire, le poète royal entend occuper son rang et répondre à l'appel lancé par Henri III de le divertir tout en l'éduquant sur des points d'éthique. Le nombre et l'intérêt des discours académiques de Ronsard sont bien connus depuis les travaux de Frémy²³. L'album de Marguerite vient confirmer ce que l'on savait déjà de la collaboration du poète vendômois aux premières séances qui eurent lieu au Louvre en janvier et février 1576, et qui donnèrent lieu aux débats sur les vertus intellectuelles et morales, et en particulier sur les passions de la joie,

de la tristesse et de la colère. On verra plus loin que, parmi les orateurs du Palais, Ronsard affirme sa singularité en affichant parfois des vues divergentes par rapport à celles de ses confrères. Son esprit de contradiction est tel qu'il finit quelque peu par s'isoler dans cette assemblée de doctes devant laquelle il discourt avec une belle fermeté d'esprit, moins pour défendre une éthique pragmatique que pour exhorter le roi — derrière une série d'allusions politiques à peine voilées — à faire preuve de fermeté à l'égard des rebelles protestants et catholiques (les Malcontents) qui défient l'autorité royale²⁴. On sait que Henri n'en fera rien et qu'il acceptera de signer la paix avec ses adversaires, en mai 1576, à l'instigation de son frère (« La paix de Monsieur »), une paix qui est un camouflet pour lui. Mais à cette occasion, Ronsard découvre, s'il était besoin, que la sagesse d'un poète royal n'a que peu de poids dans le gouvernement des affaires publiques de la France.

Des quatre orateurs présents dans l'album de Marguerite de Valois, le nom de Jean-Antoine de Baïf apparaît pour la première fois. Deux discours lui sont explicitement attribués et un autre — de facture similaire — peut aussi lui être attribué avec prudence. Jusqu'à présent, les historiens de la Renaissance française et les biographes de Baïf avaient douté de la participation active de Baïf à l'Académie. Malgré le témoignage de Claude Binet²⁵, premier biographe de Ronsard, qui citait le nom de Baïf dans la liste des participants, Mathieu Augé-Chiquet puis ses successeurs ne concédèrent, au mieux, à Baïf qu'un « rôle volontairement effacé » à l'Académie du Palais²⁶. Il est vrai qu'en l'absence de tout document matériel (versions manuscrites et imprimées de discours présentés par Baïf, inscription du nom de Baïf sur le registre des académiciens, etc.) et de toute allusion dans ses œuvres, rien n'autorisait à infirmer ou à confirmer l'activité oratoire de Baïf au Louvre de 1576 à 1579. Avec la redécouverte de l'album de Marguerite de Valois, on ne peut plus douter de sa collaboration effective, au moment où, comme ses confrères poètes, il s'efforce de plaire au nouveau roi²⁷. Dès le début du règne, Baïf figure en place à la Cour dans le triumvirat qu'il constitue avec Philippe Desportes et Amadis Jamyn.

La participation de Baïf à l'Académie se mesure par la présence de ses discours dans chacune des trois sections de textes réunis dans l'album de Marguerite. Le premier, non signé, est le discours n° III transcrit par Édouard Frémy²⁸ et attribué par celui-ci à Desportes. Or, si rien ne permet d'en confier la paternité à Desportes — qui est déjà l'auteur d'un discours sur le même sujet (Frémy, n° IV) —, des éléments internes (formules stylistiques) et externes (ordre de présentation) semblent l'attribuer à Baïf²⁹. Ici, tout se passe comme si, pour répliquer à Ronsard et contredire son jugement de la supériorité des vertus morales, Baïf avait esquissé une réponse générale pour préparer celle plus détaillée de Desportes confirmant la supériorité

des vertus intellectuelles. Du discours n° III au discours n° IV s'observe ainsi un mouvement discursif complet qui joue de la complémentarité des parties.

Le deuxième discours académique de Baïf — clairement attribué à celui-ci, pour la première fois, dans l'album de Marguerite de Valois — était déjà connu par la version anonyme qu'en donnaient les manuscrits de Copenhague et de la Bibliothèque Nationale de France (Fonds fr. 2585). Ce texte ouvre la deuxième série de quatre discours prononcés au Louvre, en février 1576, et qui traite des passions particulières, ici de la joie et de la tristesse. Le titre du discours de Baïf indique expressément qu'il s'inscrit dans la logique comparative des premiers discours généraux : « Des passions humaines, de la joie et de la tristesse, et quelle est la plus vehemente³⁰ ». Il est intéressant de relever que fut confié à Baïf le soin d'ouvrir les débats, ce qui semble confirmer l'hypothèse que ce poète joua un rôle de premier plan dans cette académie de doctes.

Le texte du discours de Baïf dans la copie de l'album de Marguerite de Valois suit de près les autres copies, à l'exception de quelques variantes orthographiques et lexicales. Il présente surtout un vaste développement sur la nature des passions et les effets particuliers de chacune d'entre elles reliées aux deux principales du sujet (la joie et la tristesse). On y retrouve, mais de manière détaillée et amplifiée, la méthode analytique déployée par Baïf dans son premier discours sur les vertus intellectuelles et morales. Robert J. Sealy a raison de souligner l'allégeance de l'auteur à la philosophie aristotélicienne³¹. On retrouve en effet dans ce discours l'exposé des passions générales et particulières tel qu'il se voit énoncé dans l'*Éthique à Nicomaque* (II, 1102–1104b ; IV, 1114b–1118a) puis dans la *Rhétorique* (II, 2–11), cette ligne scolastique laissant place parfois à une inflexion stoïcienne (Cicéron, *Tusculanes*, IV, 16–33 et 79). Après un détour qui rappelle la nature de l'âme distinguant les êtres vivants (« végétative, sensitive, rationnelle »), et le principe de la nature induisant divers états sur le corps et l'âme (« action ou passion ou puissance³² »), Baïf en vient à examiner l'âme humaine, siège de la formation des passions. Il en arrive à énoncer deux groupes de passions « qui aident la nature » (joie, espérance, amour) et « celles qui détruisent la nature » (tristesse, crainte, courroux, haine)³³. L'examen définitionnel des deux séries doit plus à la lecture de Thomas d'Aquin (*Somme théologique*, Ia IIae, 25–28, et 46) qu'à la lecture suivie d'Aristote. Mais il revient à celui-ci pour définir les « autres passions », regroupées dans une troisième catégorie (honte, vergogne, pitié, envie, jalousie, malignité) de nature bonne ou mauvaise. C'est alors d'après la *Rhétorique* (II, 2–11) que Baïf nourrit sa présentation des passions morales.

Ce deuxième discours donne le ton pour les autres discours prononcés sur la joie et la tristesse. Comme pour la série précédente de discours comparant vertus intellectuelles et morales, tous les discours, à l'exception de celui de Ronsard dont la voix est discordante, favorisent d'une voix unanime la passion de la joie. En outre, ce discours porte la marque spécifique de Baïf. La structure circulaire du discours, son goût de la digression, de l'énumération et de l'illustration, son choix des images — comme celle du cercle et de la circonférence, empruntée à Aristote (*Éthique à Nicomaque*, I, 1102a, 30), et qui était déjà présente dans son premier discours³⁴ —, sa modestie affichée, voire son humilité, et la salutation finale au roi sont autant de caractéristiques qui constituent son empreinte personnelle, et que l'on retrouve dans le troisième discours sur la colère.

On sait que la troisième série de discours prononcés au Louvre, en février et mars 1576, fut consacrée à la passion de la colère³⁵. Au moins cinq discours furent présentés devant le roi dont quatre nous sont parvenus dans les manuscrits de la BnF et de Copenhague. Le cinquième, omis des manuscrits³⁶, était peut-être ce discours « De l'Ire et de la moderation d'icelle » attribué à Baïf et copié dans l'album de Marguerite de Valois. Il est à nouveau significatif de voir Baïf s'exprimer aux côtés de ses camarades pour formuler son opinion sur un sujet qui retient toute la curiosité du roi, au moment où celui-ci tente de négocier un accord de paix avec Condé. L'exposé de Baïf suit de près par les sources et le jugement la présentation inaugurale attribuée à Pibrac. Comme les orateurs précédents, Baïf expose la nature de la colère, la définit comme une maladie pour laquelle il énonce finalement quelques remèdes. Sans doute moins prolixe que Pibrac en références philosophiques et plus économe d'*exempla*, il adopte néanmoins une vision aristotélicienne infléchie par ses lectures de Plutarque.

On le voit, contrairement à l'idée répandue par Mathieu Augé-Chiquet, Baïf joua donc un rôle de premier plan à l'Académie du Palais. La présence de ses trois discours dans l'album de Marguerite de Valois le confirme et suggère aussi un travail d'élaboration conjointe avec Philippe Desportes.

De ce poète favori de Henri III, on admettait qu'il avait composé trois textes pour les présenter à l'Académie du Palais : deux discours sur la comparaison des vertus intellectuelles et morales — dont on a vu que seul le second doit être de lui — et un troisième sur la crainte³⁷. C'est à la fois trop et pas assez pour un poète omniprésent à la Cour et dont ses contemporains vantaient les qualités oratoires. En vérité, l'album de Marguerite de Valois montre que Desportes fut plus impliqué qu'on ne le pensait à l'Académie³⁸. Outre son discours sur les vertus intellectuelles et morales — où il prend position en faveur des premières, à l'instar des autres orateurs,

à l'exception de Ronsard qu'il semble défier en duel³⁹ —, Desportes composa aussi un discours « Des Passions de l'ame et de la joye et de la douleur ». Ce discours figurant sous le n° VIII de l'anthologie d'Édouard Frémy était jusqu'ici anonyme⁴⁰. L'album de Marguerite révèle ainsi que le poète chartrain sut donner la réplique à ses confrères orateurs Baïf, Ronsard et Jamyn. Sa démonstration s'illustre par l'ampleur de l'argumentation et le nombre de ses exemples allégués ; elle est remarquable aussi en ce qu'elle contredit à nouveau la position de Ronsard qui favorisait la tristesse⁴¹. Nul doute que l'assemblée dut apprécier la nature conflictuelle de ces discours *pro et contra* dont l'intérêt reposait précisément sur l'énergie générée par ces échanges contradictoires.

Si la paternité du discours n° III (« Quelles sont les plus excellentes, les vertus intellectuelles ou les morales ») doit être retirée à Desportes et revenir à Baïf — comme on l'a vu —, en revanche le discours n° X sur la colère, attribué à Pibrac par Frémy, a pour auteur Desportes dans l'album de Marguerite⁴². Ce sont sans doute les allusions à un discours préliminaire de Pibrac sur ce thème, disséminées dans le discours n° XI de Jamyn, qui ont conduit Frémy à prononcer cette attribution. En réalité, rappelons-le, l'anthologie manuscrite de Copenhague qui rassemble 17 discours de l'Académie ne comporte aucun nom d'auteur. On pourrait d'ailleurs s'interroger sur les raisons qui auraient amené Pibrac, « entrepreneur » de l'Académie du Palais, à quitter ses fonctions de modérateur pour entrer dans l'arène des orateurs, et, qui plus est, pour prononcer un seul discours. Malgré toute l'éloquence qui faisait sa réputation⁴³, le chancelier du roi n'est sans doute pas l'auteur du discours n° X — analysé avec brio par Loris Petris⁴⁴ — dont le style et l'argumentation rappellent la manière de Desportes. On découvre ainsi, d'après l'album de Marguerite de Valois, que le nombre de contributions de Desportes passe de trois à quatre et que ce poète participa activement à chacune des séances de l'année 1576.

Le dernier poète nommé à être représenté dans l'album de Marguerite de Valois est Amadis Jamyn⁴⁵. Deux de ses discours, l'un sur la joie et la tristesse, l'autre sur la colère⁴⁶, sont signés de son prénom « Amadis », conformément à l'usage contemporain pour désigner ce poète. En outre, on retrouve ici le discours sur les vertus intellectuelles et morales⁴⁷ qui, bien qu'anonyme dans l'album, revient à Jamyn, comme le montre *Le Second Volume des Œuvres* de Jamyn, publié à Paris, pour R. et F. Le Mangnier, en 1584⁴⁸. Il est intéressant de remarquer que Jamyn prononça six discours à l'Académie du Palais durant les années 1576–1577 et qu'il les imprima avec l'ensemble de ses œuvres remaniées en 1584⁴⁹, ce qui donna lieu à cette occasion à quelques variantes. C'est là une démarche exceptionnelle car les

autres orateurs (Ronsard, Baïf, Desportes ...) refusèrent d'accueillir ces discours dans leurs *Œuvres*. Grâce à leur version imprimée, ces discours de Jamyn ont pu être identifiés. Ils laissent aussi peut-être deviner que, à l'exemple de Jamyn, Desportes et les autres orateurs composèrent plus de discours que ceux qu'on a pu identifier jusqu'ici ou qui nous sont parvenus par les manuscrits.

Sur le plan philosophique, Jamyn semble en accord avec Desportes et avec la majorité des autres orateurs. Au moyen de références historiques solides, Jamyn défend la « divinité » des vertus intellectuelles. Sa démonstration de nature scolastique s'inspire d'Aristote et de saint Thomas, et laisse Ronsard dans un état d'isolement⁵⁰. Avec la même fermeté de jugement et un semblable étalement de sa culture, Jamyn passe en revue les passions humaines. Savant et philologue, citant le grec, l'orateur présente des discours à la fois généraux et particuliers, composé de divisions sous forme de syllogismes, pour conclure sur la plus grande véhémence de la joie que de la tristesse, et pour recommander la modération dans l'usage de la colère⁵¹. À l'exemple de ses confrères, Jamyn fait preuve de « qualités diverses, sinon brillantes⁵² » (Theodosia Graur) pour favoriser une philosophie morale de l'équilibre, tendue entre les excès des passions, suivant en cela l'exemple aristotélicien de l'*Éthique à Nicomaque* qui sert de base aux discussions tenues à l'Académie du Palais.

PAR LA TRANSCRIPTION des discours qui furent prononcés en janvier et février 1576, l'album de Marguerite de Valois offre donc un éclairage singulier et nouveau sur les activités de l'Académie du Palais. En réunissant une dizaine de discours de Ronsard, Baïf, Desportes et Jamyn, les copistes ont contribué à identifier certains des auteurs de ces textes et regroupé, parmi les orateurs, les poètes qui furent les auteurs favoris de la reine Marguerite. La redécouverte de cet album vient s'ajouter aux manuscrits existants pour documenter la curiosité légendaire de Marguerite à l'égard de la philosophie, accroître le nombre d'attributions aux poètes de cour de Henri III — qui doivent être versées au *corpus* de leurs œuvres respectives —, et enfin donner une plus juste mesure de la place accordée à la philosophie et à l'éloquence dans la vie culturelle et politique de la monarchie française au cours des années 1576–1579.

Illustration 1 : Reliure de l'album de discours ayant appartenu à Marguerite de Valois (collection particulière)

Illustration 2 : Album de discours de Marguerite de Valois (f° préliminaire) (collection particulière)

Illustration 3 : Album de vers ayant appartenu à Marguerite de Valois, Ms. 816 (f° liminaire)
de la Bibliothèque de la Société d'histoire du protestantisme français (Paris)

Illustration 4 : Album de vers de Marguerite de Valois, Ms. 816 (p. 278) de la Bibliothèque de la Société d'histoire du protestantisme français (Paris)

Illustration 5 : Album de discours de Marguerite de Valois (f^o 16, v^o) (collection particulière)

Platon nous en a montré l'exemple qui tant de fois en Jennesse
alla en Sicile pour ~~aller~~ ^{voir} dion & pour rendre meilleur
Dionisius et ses subiectz sil eust peu puis vint achever
ses jours au doux repos de l'Academie.

se l'ou en exophon tant d'actes de prudence, de force,
de magnanimité dont il feist preuve ramenant les dix
mille grecs du fond de la Perse & des ennemis &
l'admire de sa retraite sur ses vieux jours d'autant adonné
aux lettres et à la contemplation

Voila quant a la nature & laage reste la fortune
qui peut aussy faire naistre mainte grande difference
entre les occupations des Hommes dont les uns estans
par elle gloriez en puissance ou poussez comme par force
entre les affaires & les actions se donnent employer
courageusement et faire reluire leurs vertuz au bien de
L'estat & des citoyens Les autres quelle laisse en repos
se donnent adonner a la connoissance des choses & pour
dire librement mon aduis des vuz & des autres festime les
premiers bien louables et les derniers bien heureux.

P Desportes

Illustration 6 : Album de discours de Marguerite de Valois (f⁰ 20, v⁰) (collection particulière)

Notes

1. Cette étude constitue la version remaniée de deux communications : l'une prononcée au colloque international *Femmes, rhétorique et éloquence sous l'Ancien Régime*, organisé par Claude La Charité, à l'Université du Québec à Rimouski du 13 au 15 septembre 2007 ; l'autre présentée dans le cadre d'une séance spéciale de la Société canadienne d'études de la Renaissance consacrée à « Henri III et la rhétorique », au Congrès annuel des sciences humaines du Canada, tenu à Vancouver du 31 mai au 2 juin 2008.
2. Voir l'édition d'Édouard Frémy dans *L'Académie des derniers Valois, d'après des documents nouveaux et inédits*, Paris. E. Leroux, 1887.
3. Sur cet épisode de la vie de Marguerite, voir Éliane Viennot, *Marguerite de Valois, la « reine Margot »*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2005, p. 113–115 ; et les *Mémoires et Discours* de Marguerite de Valois, édition d'Éliane Viennot, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « La cité des dames », 2004, p. 107–110.
4. Voir Éliane Viennot, *Marguerite de Valois*, ouvr. cité, p. 118 : « Ce que Marguerite a sans doute exploré, durant ces semaines de réclusion, ce sont les grands textes fondateurs de cette mystique génèreuse et combien satisfaisante intellectuellement pour un esprit du XVI^e siècle : ceux du Florentin Marsile Ficin, de Mario Equicola, de Léon l'Hébreu. »
5. Voir Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, Genève, Droz, 1981, p. 17.
6. Les lettres de Marguerite sont d'ailleurs peu nombreuses pour les premiers mois de 1576, à l'opposé des mois et surtout des années suivantes, comme le montre bien sa *Correspondance* (édition d'Éliane Viennot, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 76–77). La captivité dont souffrit Marguerite au Louvre, et l'interdiction pesant sur elle de communiquer avec l'extérieur, durant les premiers mois de 1576, expliquent sans doute la rareté de ses lettres.
7. Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, ouvr. cité, p. 5 et 7.
8. Les discours prononcés par ces dames figurent peut-être parmi les premiers discours, restés anonymes dans les manuscrits et qu'Édouard Frémy a édités (*L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, p. 221–241). Sur la présence des dames à l'Académie du Palais, voir le témoignage d'Agrippa d'Aubigné (*Lettres touchant quelques points de diverses sciences*, lettre VIII, « A mes filles, touchant les femmes doctes de nostre siecle », *Œuvres*, édition de Henri Weber et Marguerite Soulié, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 852–853) ; et Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, p. 151–188.
9. Voir Brantôme, *Recueil des Dames, poésies et tombeaux*, édition d'Étienne Vaucheret, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 131.
10. Brantôme, *Recueil des Dames*, ouvr. cité, p. 131–132.
11. Brantôme, *Recueil des Dames*, ouvr. cité, p. 132–133.
12. Brantôme, *Recueil des Dames*, ouvr. cité, p. 133.

13. Sur la participation de Marguerite au cercle de Catherine de Retz, voir Éliane Viennot, *Marguerite de Valois*, ouvr. cité, p. 77–80 ; et l'introduction à l'*Album de poésies* de Catherine de Clermont, Maréchale de Retz, édition de Colette H. Winn et François Rouget, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 20–23.
14. Ce volume, plus grand, comporte des H non couronnés à la place des M couronnés et entrelacés. Sa doublure porte un trophée d'armes et de cuirasses mosaïqué, qui manque à l'album de Marguerite de Valois.
15. Voir Marguerite de Valois, *Correspondance*, ouvr. cité, p. 97, 156, 173, 176 et *passim* ; et l'introduction d'Éliane Viennot, p. 39–40.
16. Voir Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, ouvr. cité, p. 87–92 ; voir aussi le chapitre IV, p. 93–122.
17. Pour l'édition de ce discours, voir Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, n° IV, p. 234–238.
18. Voir, dès l'édition originale de ses *Premières Œuvres* (1573), la section consacrée aux « Amours d'Hippolyte ». Sur les relations privilégiées et ambiguës entre le poète et cette princesse, voir Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, p. 185, note 1 ; et surtout Jacques Lavaud, *Un poète de cour au temps des derniers Valois. Philippe Desportes (1546–1606)*, Paris, Droz, 1936, p. 153 et suiv.
19. Liternum.
20. Lucullus, général romain.
21. Voir l'inventaire établi par Marie-Noëlle Matuszek dans « La bibliothèque de Marguerite de Valois », dans Isabelle de Conihout, Jean-François Maillard et Guy Poirier (sous la dir. de), *Henri III mécène*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2006, p. 284–292. Les ouvrages de philosophie et d'éloquence abondent (n° 17 : *L'Harmonie du monde* de Francesco Giorgio, traduite par Le Fevre de La Boderie en 1579 ; n° 35 : *L'Academie françoise* de La Primaudaye, 1577 ; n° 77 : *De la connoissance universelle du monde* du sieur de Dampmartin, 1585 ; n° 159 : *L'Academie* [...] de P. Deimier, 1610 ; n° 260 : *La Logique* d'Aristote, etc.). En revanche, on ne trouve nulle part mentionnée l'existence de l'album des discours de l'Académie du Palais parmi les manuscrits appartenant à Marguerite.
22. Voir l'édition de ce texte dans Marguerite de Valois, *Mémoires et Discours*, ouvr. cité, p. 217–221 ; et l'introduction, p. 36–42.
23. Les discours académiques de Ronsard ont été transcrits par Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, p. 225–230, p. 252–257 et p. 349–354. Pour un commentaire suivi de ces pièces, voir l'édition des *Œuvres complètes* de Ronsard par Paul Laumonier, Raymond Lebègue et Isidore Silver, Paris, Société des textes français modernes, 1967, tome XVIII, p. 451–479 ; et l'édition de Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, tome II, p. 1189–1203 ; et les notes p. 1640–1645. Voir également les commentaires de Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, ouvr. cité, p. 38–39, 42–43 et 53–54.

24. Voir, par exemple, le discours « Des vertus intellectuelles et morales », dans Ronsard, *Œuvres complètes*, édition de Paul Laumonier, Paris, Société des textes français modernes, 1967, tome XVIII, p. 459–460.
25. Voir Claude Binet, *Discours de la vie de Pierre de Ronsard*, édition de Paul Laumonier, Paris, Hachette, 1910, p. 49–50.
26. Voir Mathieu Augé-Chiquet, *La vie, les idées et l'œuvre de Jean-Antoine de Baïf*, Paris, Hachette, 1909, p. 458–459 : « Pourtant auditeurs et membres [...] restent sensiblement les mêmes [...]. Baïf, qui ne pouvait s'abstenir de figurer dans ce nombre, joue un rôle volontairement effacé et marque peu d'enthousiasme à disserter sur la philosophie et la morale ». Et Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, ouvr. cité, p. 26 : « As to his participation in the Palace Academy, unless more evidence is forthcoming, it appears unlikely » ; Jean Vignes, « Desportes et Baïf : histoire d'une amitié », dans Jean Balsamo (sous la dir. de), *Philippe Desportes (1546–1606). Un poète presque parfait entre Renaissance et Classicisme*, Paris, Klincksieck, 2000, p. 99–100 ; et note 1 : « Néanmoins Baïf ne paraît pas se passionner pour ces conférences de philosophie morale que sont les séances de l'Académie ; il ne semble pas y prononcer de discours [...] ».
27. Sur la stratégie de Baïf en courtisan de Henri III, voir notre étude « Jean-Antoine de Baïf et l'Académie du Palais (1576) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2009, n.2, sous presse..
28. « Quelles sont les plus excellentes, les vertus intellectuelles ou les morales » (Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, p. 231–233), qui commence par « Sire, j'ay tout besoing de me couvrir [...] » et finit par : « [...] sont plus excellentes et mesme necessaires pour effectuer les autres ».
29. Voir notre analyse citée, « Jean-Antoine de Baïf et l'Académie du Palais (1576) ».
30. Voir Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, discours n° VI, p. 242–251. Début : « Sire, le tres grand Dieu tout bon et tout puissant [...] » ; fin : « [...] je m'esforceray d'avancer de bien en mieux ».
31. Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, ouvr. cité, p. 43 : « The next lecture is quite long, totally aristotelean, very scholastic ».
32. Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, discours n° VI, p. 243, l. 25.
33. Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, p. 244.
34. Voir Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, discours n° III, p. 232.
35. Voir Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, ouvr. cité, p. 44–46.
36. En effet, dans le manuscrit de Copenhague, après les trois premiers textes sur l'ire, figurent des pages blanches destinées à accueillir un autre texte sur ce thème (f° 156–160 v°). Voir Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, ouvr. cité, p. 46 ; et le tableau présentant l'ordre des discours dans le manuscrit, p. 179.
37. Voir Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, discours n° III, p. 231–233 ; et discours n° IV, p. 234–238 (« Je laisseray la definition de vertu ... »). Pour le texte « De la crainte » (BnF, Ms. Nouvelles Acquisitions Françaises 4655, n° 7, f° 63–73, « Quelques anciens souleyent dire ... »), voir la transcription effectuée

- par Robert M. Burgess dans *Platonism in Desportes*, Chapel Hill (Caroline du Nord), University of North Carolina Press, 1954, p. 150–156.
38. Sur le rôle de Desportes à l'Académie du Palais, voir Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, p. 144–145 ; Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, ouvr. cité, p. 27–28 ; Jacques Lavaud, *Un poète de cour au temps des derniers Valois*, ouvr. cité, p. 243–248 ; et Daniela Costa, « Desportes à l'Académie du Palais », dans Jean Balsamo (sous la dir. de), *Philippe Desportes (1546–1606)*, ouvr. cité, p. 164–172.
 39. Sur la genèse et l'édition de ce discours, voir Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, p. 234–238 ; Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, ouvr. cité, p. 39–40 ; et Alexandre Tarrête, « La comparaison des vertus morales et intellectuelles selon Desportes », dans Bruno Petey-Girard et François Rouget (sous la dir. de), *Philippe Desportes, poète profane, poète sacré, actes du colloque international de Chartres (2006)*, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 61–79. Sur les circonstances et les modalités de cette joute oratoire l'opposant à Ronsard, voir Claude Faisant, « Les relations de Ronsard et de Desportes », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XXVIII, 1966, p. 345 ; et Yvonne Bellenger, « Le discours 'Des vertus intellectuelles et morales' prononcé par Ronsard à l'Académie du Palais », dans Colette H. Winn (sous la dir. de), *Ronsard figure de la variété. En mémoire d'Isidore Silver*, Genève, Droz, 2002, p. 152–153.
 40. Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, p. 258–267 (« Ayant à discourir devant vostre majesté ... »).
 41. Voir « De la joye et de la tristesse », dans Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, n° VII, p. 252–257.
 42. Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, p. 274–286 (« De l'ire et comme il la faut moderer »).
 43. Sur Guy du Faur de Pibrac et son rôle dans l'organisation de l'Académie du Palais, voir Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, ouvr. cité, p. 29–33.
 44. Voir « Le magistrat gallican et l'Académie du Palais : le *Discours de l'Ire, et comme il la faut moderer* de Guy Du Faur de Pibrac (étude et édition) », *Nouvelle Revue du Seizième Siècle*, n° 22/2, 2004, p. 57–82 (l'édition se trouve aux p. 65–82).
 45. Sur la participation de Jamyn à l'Académie du Palais, voir Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, p. 144–145 ; Theodosia Graur, *Un disciple de Ronsard, Amadis Jamyn (1540?–1593)*, Paris, Honoré Champion, 1929, p. 248–254 ; et Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, ouvr. cité, p. 28.
 46. Voir Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, discours n° IX, p. 268–273 ; et discours n° XI, p. 287–294.
 47. Voir Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, discours n° V, p. 239–241.
 48. Voir les p. 155–157, 157–161 et 161–164.
 49. Ce sont le « Discours de l'honneur et de l'ambition », édition Le Mangnier citée, p. 169–174 (Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, discours n° XIV, p. 306–312) ; « De la Crainte », édition Le Mangnier citée, p. 165–169 (Édouard

- Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, discours n° XXI, p. 355–360) ; et « De la vérité et du mensonge », édition Le Mangnier citée, p. 174–179 (Édouard Frémy, *L'Académie des derniers Valois*, ouvr. cité, discours n° XXII, p. 361–368).
50. Sur l'analyse de cette position, voir Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, ouvr. cité, p. 38–39.
 51. Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, ouvr. cité, respectivement p. 42 et 45.
 52. Theodosia Graur, *Un disciple de Ronsard*, ouvr. cité, p. 254.